Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 19 (1931)
Heft: 2

Artikel: Notre effort littéraire de 1830 à 1869
Autor: Loup, Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-817275

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notre Effort Littéraire
de 1830 a 1860

par Robert LOUP, *Dr ès lettres.*

Parler du romantisme fribourgeois vers 1830 nous semble un paradoxe que nous n'essayerons pas de soutenir. En ce temps-là, fut-il même question de littérature chez nous ? Les conflits politiques prenaient les cœurs et, depuis l'effort de Lalive d'Epinay, fondateur des *Etrennes fribourgeoises*, en 1805, les lettres chômaient.

N'oublions pas, toutefois, que notre pays reçut d'illustres visiteurs, pèlerins du romantisme, aux yeux de qui la cité nuithonienne passait pour une relique intégrale du moyen âge, et la Gruyère pour une merveilleuse Arcadie. Ils ont laissé des lettres et des impressions de voyage, signées Byron, Dumas, Georges Sand, Victor Hugo, Michelet... En marge de cette école, Louis Veuillot. Mais il faut se garder, dans notre histoire littéraire, d'exagérer l'importance de ces écrivains. Ils ont parlé de notre « chez nous » en spectateurs admiratifs et souvent mal renseignés. Ils s'en sont allés sans laisser de traces profondes et, de toute façon, la critique ne peut, sans une étrange disparate, les placer coude à coude avec nos auteurs, à moins qu'il ne s'agisse de littérature comparée ou d'une simple documentation sur le pays de Fribourg et les voyages romantiques.

Quoi qu'il en soit, nous ne trouverons pas là notre génie. Portons ailleurs le regard ; tâchons d'évoquer les œuvres du terroir et de dégager, de l'ensemble, les courants intellectuels, non pas seulement vers 1830, — ce serait une investigation décevante, — mais de 1830 à 1860 environ.

Il n'est que d'établir loyalement l'inventaire de notre patrimoine intellectuel, d'en souligner la valeur et les défauts, les possibilités ; car l'heure est venue de se rappeler, selon le mot de M. Charly Clerc, « le capital de pensée et de sentiment amassé jusqu'à ce jour. Une petite somme, j'y consens ; un mince revenu, peut-être. Mais ce n'est pas en ce temps, dans quel domaine que ce soit, qu'il faut mépriser le rendement du sol [1]. »

Dès l'abord, nous pouvons distinguer deux tendances, le pseudo-classicisme des Pères Jésuites et le libéralisme littéraire du Père Girard. Ces écoles s'opposent de toute pièce, en pédagogie, en politique, en littérature.

Il n'est pas inutile peut-être de rappeler que la Compagnie s'établit à Fribourg en 1582, au moment de la réforme catholique. Fribourg faisait alors figure de petite république aux grandes relations. Elle traitait librement avec les princes de l'Europe ; elle était, avec Lucerne, l'un des pôles du catholicisme en Suisse, tandis que Genève et Zurich devenaient les métropoles du protestantisme. Entre sa mission nouvelle et l'exiguïté de son territoire, il y avait disproportion. Pour retrouver l'équilibre, il lui était nécessaire de se grandir. D'où l'appel des Jésuites, — et sa renommée qu'elle gardera pendant deux siècles et qu'elle reconquerra en 1889, lors de la fondation de l'Université.

Nul ne peut ignorer l'influence profonde qu'exercèrent les nouveaux venus sur notre pays. Réformateurs selon l'esprit du Concile de Trente et champions intègres de la papauté, ils affermirent la foi par des prédications et des missions qui s'étendirent à toute la Suisse. Ils furent les

---

[1] *Lettres sur l'esprit romand*, p. 7.

soutiens naturels de l'autorité traditionnelle, du patriciat, et symbolisèrent la légitimité dans le pouvoir et l'ordre dans la cité. Par leurs méthodes gréco-latines, ils contribuèrent, avec la langue populaire, à entretenir et sauvegarder le génie de la race, à préparer les voies à la culture française.

Enfin, du point de vue pédagogique, qui ne connaît l'importance capitale de leur enseignement et la direction qu'ils imprimèrent au mouvement des idées en Europe. c'était la Renaissance appliquée à l'éducation. La méthode brisait les anciens moules ; elle substituait l'humanisme à la scolastique, les humanités *(humaniores litterae)* à l'école « triviale ». Retour à l'étude des classiques anciens, rénovation des vieilles disciplines intellectuelles et de la philosophie, exercices de théâtre et d'éloquence, culture physique, jeux, escrime et danse..., ce n'était pas là une simple nouveauté, mais une véritable révolution.

Au XIXme siècle, la question change de face et nous voulons, après avoir reconnu l'heureuse influence des Jésuites sur Fribourg, définir ce pseudo-classicisme qui fit tort, nous le croyons, à la plupart de nos écrivains.

Au Collège, en marge des études régulières, une Académie groupait les meilleurs élèves de toutes les classes, à partir de la quatrième. On s'y exerçait dans l'art de dire et d'écrire, de développer un thème donné, d'analyser et de commenter les auteurs. Il serait imprudent d'affirmer de prime abord que ces cénacles péchaient surtout par prétention, si nous n'avions pas précisément un livre qui nous renseigne au mieux sur l'art poétique des Pères. *Souvenirs de mon Académie au Collège des Jésuites à Fribourg* parut à Lyon, en 1833, et renferme des poèmes de tous genres, dont quelques-uns signés Pettola, Diesbach, Esseiva... Si l'œuvre s'intitulait *A la manière de Delille*, le tour serait joué ; nous trouverions un charme à la parcourir. Mais ces jeunes « académiciens » étaient, ma foi, trop sérieux pour pasticher le maître. Ils ont voulu l'imiter, d'où ces périphrases, ces clichés, ces figures de réthorique,

ce souci constant de l'effet, pour ne traduire jamais, au cours de trois cents pages, la moindre émotion. Les vers ampoulés, le poncif ne le cèdent en rien à la platitude des idées. Faut-il s'en convaincre ? Ouvrons le livre ; nous rencontrerons un peu partout des quatrains de cette force :

Où courez-vous, soldats avides de carnage ?
Pourquoi ces glaives en vos mains ?
Est-ce peu d'avoir, inhumains,
Rougi de notre sang la mer et son rivage?

Alexandre Daguet, — qui d'ailleurs commit quelques vers à peine supérieurs à ceux-là, — ne manqua pas de dénoncer le ridicule d'une telle poésie. Il parle d'un discours qu'un théologien de deuxième année prononça, le soir du *Valete*, à l'adresse de l'*illustrissime et ornatissime Père recteur*, et des *très honorés et très doctes professeurs*. Discours admirable, dit-il, modèle parfait du genre, avec ses quatorze figures, tant de style que de pensée, à commencer par la synecdoque, à finir par la *prosopompée*. Daguet ne résiste pas au plaisir de nous donner tout au long ce pittoresque laïus où « l'*éblouissant soleil de Castille chasse les fausses lueurs du schisme et de l'hérésie, qui commençaient à luire à l'horizon rouge de la trahison qui était devant se commettre* ».

On comprend qu'à telle école nos écrivains se soient déformé le goût. Dans le fatras des mots sonores et vides, ils ont perdu contact avec le sol et la race. Quelques-uns se reprendront, conscients de leurs erreurs ; eux seuls laisseront une œuvre, restreinte si l'on veut, mais lisible encore.

L'homme qui semble avoir subi le plus docilement l'influence des Jésuites est le poète Ignace Baron.

Aveugle à trente ans, Baron se confina dans sa souffrance, et, dès lors, partagea son temps entre la muse et les leçons particulières qu'il donnait pour vivre. A dire sa douleur, il ne trouva que des mots impuissants, d'une évocation bien terne, quoique d'une émouvante sincérité.

Autrefois, je voyais les montagnes lointaines,
Cet horizon pourpré qui limite nos plaines,

Ce tapis de verdure et ces fleurs du chemin;
Je voyais du printemps les grâces renaissantes,
Le sourire de l'aube et ses larmes brillantes...

Il réussit mieux dans l'imitation de Commire, poète latin du XVIIme siècle, qu'il lut au collège, car ce morbide aux yeux perdus gardait dans les ténèbres l'image très vive des couleurs, des mouvements, des sensations. Voyez cette esquisse d'un orient féérique:

Un palmier, déployant sa brillante parure,
Se dresse solitaire au milieu du vallon;
Il arrondit dans l'air son dôme de verdure,
Comme un superbe pavillon.
Un jour qu'un soleil magnifique,
Avec son luxe asiatique,
Dorait ces lieux de ses splendeurs;
Que la nature orientale,
Mettant sa robe nuptiale,
Montrait sa grâce et ses couleurs;
On vit un jeune enfant sous l'ombrage s'étendre...

Avant de collaborer au *Mémorial* de l'abbé Gremaud et à la *Revue de la Suisse catholique*, Ignace Baron écrivait dans l'*Emulation*, bien à contre-cœur et la face voilée: il signait Bruno.

Ce mouvement de l'*Emulation* nous introduit au cœur du libéralisme littéraire et nous éloigne d'autant plus du pseudo-classicisme. Cependant, il n'est que de faire une distinction essentielle pour mieux comprendre les écrivains du groupe libéral. L'influence des Jésuites ne s'arrête pas au poète Baron; elle atteint de même les générations de 1830 et de 1848. Presque tous nos écrivains firent leurs études au Collège; la plupart garderont, dans leurs écrits, la forme apprise sur les bancs d'école. Ils écriront comme Delille, mais ils penseront contre lui. Ainsi le libéralisme littéraire représente-t-il avant tout une doctrine, un ensemble d'idées confuses sur la religion, la politique, la société. A-t-il trouvé sa formule ? Nous en doutons. Mais il a son porte-parole, l'*Emulation*, et des œuvres dont nous pouvons dégager les éléments constitutifs.

Le 1er août 1838, des jeunes gens, réunis sur l'initiative d'Alexandre Daguet, fondèrent la *Société d'études des bords de la Saane*. Ce titre prétentieux cachait une idée féconde qui stimula quelques-uns dans l'art de bien écrire. Mais un beau jour, on sentit la nécessité d'une publication qui mettrait en lumière les travaux de chacun. Le premier numéro de l'*Emulation* parut en septembre 1841, et la série dura jusqu'en 1846 ; une nouvelle série reprit en 1852 et se maintint sans trop de peine, jusqu'en 1856.

Cette revue, selon la parole d'Amiel, « vint révéler et sans doute aussi réveiller une vie littéraire où nous n'en attendions guère et contribua à rapprocher Fribourg des autres parties de la Suisse romane[1] ». C'est évidemment le principal mérite de l'*Emulation* d'avoir mis dans le peuple un mouvement intellectuel dont le rythme accéléré nous étonne. Quoi de plus étrange que le spectacle de cette petite ville de moins de dix mille âmes qui se donne tout à coup un grand air de chapelle littéraire ! Vingt collaborateurs à la revue aspirent à quelque renommée et quatorze, ni plus ni moins, se croient poètes. Entreprise audacieuse dont voici le somptueux programme : philosophie, histoire, biographie, poésies, nouvelles, critique littéraire, aperçus agricoles, commerciaux et économiques ... Nous pourrions sourire à notre aise ; admirons plutôt cette juvénile ardeur d'Alexandre Daguet qui, sans douter de rien, créa ce *Je sais tout* et s'efforça de combler les lacunes béantes de la presse fribourgeoise. Sa confiance en l'avenir en suscita d'autres, et le génie du lieu s'exprima soudain par de multiples voix qu'il nous est agréable de réentendre. Pour peu qu'on veuille y prêter l'oreille, toute une phase de notre histoire se lève dans l'imagination. Puis de vrais talents percent du milieu de ce fatras et nous aurons la joie d'en souligner les efforts.

---

[1] *Du mouvement littéraire dans la Suisse romande et de son avenir*, 1849, p. 16.

Au moment de la première *Emulation*, le chanoine Fontaine avait disparu. Prêtre très libéral et compilateur infatigable, il laissait en manuscrits vingt-quatre volumes d'une *Collection diplomatique* et trente-quatre d'extraits des *Comptes des trésoriers*. Le Père Girard, retiré de la vie publique, gardait au cœur la souffrance d'avoir été condamné, en 1823, dans son œuvre bien-aimée, l'école mutuelle ; de retour en 1834, il travaillait dans le silence monacal au livre *De l'enseignement régulier de la langue maternelle*, qui lui valut à l'Académie française le grand prix Monthyon. Suivait bientôt le *Cours éducatif*. Quand il s'éteignit, le 6 mars 1850, le Grand Conseil décréta qu'il avait bien mérité de la patrie. L'*Emulation* lui rendit un hommage solennel en publiant, au premier numéro de 1852, ses *Souvenirs*, écrits par lui-même.

N'oublions pas que la génération de la *Revue fribourgeoise* se réclamait, bien étourdiment du reste, de ces deux prêtres, du moine cordelier surtout. S'il y a des points communs, — goût pour la philosophie allemande, sympathie tournée vers le peuple contre les patriciens, soif de justice sociale, développement de l'instruction primaire, — l'abîme est très grand qui les sépare au point de vue religieux. Le Père Girard et le chanoine Fontaine étaient de ces esprits généreux qui, trop conscients des abus de l'ancien régime, tâchaient de concilier les aspirations nouvelles et le catholicisme. Leur foi robuste n'en fut jamais ébranlée.

Il ne nous est pas donné d'exposer ici, même abrégée, l'histoire de cette phase littéraire que représente l'*Emulation*. D'ailleurs, si les monographies impartiales et définitives font presque défaut, les aperçus critiques ne manquent pas. Qu'on nous permette de rappeler celui qui les résume et les complète tous, *Les lettres et l'histoire au XIX*me *siècle* dans l'*Histoire du Canton de Fribourg*, de M. Castella.

Essayons donc de jeter notre regard plus avant, et de découvrir les tendances générales du libéralisme littéraire, d'en rechercher l'origine, et de les définir.

Quant à la forme, nous avons dénoncé le pseudo-classicisme qui prend sa source dans l'enseignement des Jésuites et s'attache à suivre Delille, Viennet, Commire... Influence regrettable, décisive, qui tue l'inspiration, anémie le style et jette hors de la voie des hommes qui ne manquaient pas de talent.

Pourquoi les Jésuites ont-ils réussi à s'imposer comme maîtres d'éloquence et non comme maîtres de pensée ? Car il est piquant de voir leurs élèves retenir trop fidèlement les leçons de rhétorique et se retourner avec violence contre leurs idées. Nous croyons qu'en matière de style, les Pères travaillaient sur une cire nouvelle, docile à l'empreinte, sur de fraîches intelligences qui s'ouvrirent d'autant plus volontiers qu'elles avaient très peu reçu jusque-là. Mais en philosophie, en religion, en politique, ils se heurtaient à des consciences formées de bonne heure par le libéralisme montant. A noter que la défaveur où ils tenaient les étudiants fribourgeois, les privilèges accordés aux jeunes étrangers, nobles de France ou d'ailleurs, les sympathies non déguisées qu'ils avaient pour les Bourbons détrônés, contribuaient à renforcer la défiance et la haine des démocrates.

C'est ainsi que le libéralisme littéraire a pu facilement éclore. Est-ce du romantisme ? Du réalisme ? L'un et l'autre, et plus encore. L'Allemagne joue le premier rôle, d'où cette synthèse d'éléments latins et germaniques, confusément embrouillés et qui laissent à peine ressortir l'individualité d'un peuple.

Dès le début du siècle, l'influence alémannique prépare l'influence de l'Allemagne ; « normale, constante, nécessaire, a dit M. Gonzague de Reynold, elle se manifeste par un commerce intense d'idées. Haller, Gessner, Jean de Muller, Jérémie Gotthelf, Pestalozzi, d'autres encore « firent » école en Suisse française, « trouvèrent » des traducteurs, des imitateurs, des disciples[1] ». Celle-ci, plus indirecte

---

[1] *La Suisse une et diverse*, 1923, p. 185.

et non moins définitive, se révèle par une aveugle admiration des philosophes Kant, Jacobi, Hegel, Schopenhauer, du romantisme de Gœthe, du paysanisme d'Auerbach, des méthodes philologiques de Becker. Le Père Girard fit à Würzbourg sa théologie, Sciobéret son université à Berlin, Berchtold et Bornet du préceptorat dans des familles allemandes. Aucun d'eux ne séjourna en France, — à l'exception d'Etienne Eggis, qui doit à cela son évidente supériorité sur ses compatriotes et le privilège d'avoir sa petite place dans la littérature française. A quelles causes attribuer d'une part cet engouement pour l'Allemagne, de l'autre cette défiance à l'égard de Paris ?

Nous savons que le romantisme mit à la mode le pays des forêts et du Rhin, des bourgs et des burgraves. Puis, aux yeux de nos jacobins, l'Allemagne parut plus «avancée» ; son radicalisme, sa science, ses doctrines, ses facultés de droit déclenchèrent partout un mouvement d'admiration et d'imitation. Notre marche-frontière en suivit docilement la cadence. Y a-t-il d'autres raisons ? Peut-être. Paris, c'était pour les Fribourgeois la grande ville, le quartier latin, la Bohême littéraire ; c'était aussi la vie facile et légère, l'élégante débauche. Le cas d'Eggis venait confirmer cette opinion. Enfin, la France rappelait trop le service étranger, les régiments « capitulés », les pensions aux nobles et aux patriciens qui s'étaient formés à son école.

Ainsi donc, notre libéralisme littéraire a ses regards sur l'Allemagne. Il suffit de relire l'*Emulation* pour s'en convaincre. Daguet traduit les *Pensées* de Gœthe ; *Comte-Vaudeaux la Nature* du même auteur, et des œuvres de Jean-Paul. Louis Bornet, en dépit de sa verve gauloise, rime *Chant de nuit* sur un thème germanique. Maximin Buchon, poète franc-comtois, fait connaître Hebel, Kœrner, Uhland qui écrivit, ne l'oublions pas, le *Comte de Gruyère* et la *Mort de Tell*, Heine, Auerbach. Sciobéret commente ces traductions et publie une partie du *Dictionnaire allemand* de l'écrivain satirique Rabener, avec lequel il s'entend comme larrons en foire. D'ailleurs, notre nouvelliste

passe aux yeux de ses amis pour le plus entiché de philosophie allemande, de Hegel surtout. Ses premières œuvres en sont imbues. Voici formulé, par exemple, en alexandrins, le principe de l'identité de l'être et de la pensée:

Le monde n'était plus. Plus que le ciel et l'eau !
Plus qu'une pierre, un homme au-dessus du niveau !
Une pierre qui n'est que puisque l'autre pense !

Et l'évolution continue des formes:

Non, c'est le mouvement, c'est l'éternelle vie,
C'est l'acte de l'esprit qui détruit pour créer,
Qui sépare et dissout la matière affaiblie,
Et qui meurt, s'il le faut, pour en mieux exister.

... C'est la forme qui passe,
Et bientôt tu verras les mondes reconstruits
Dans un ordre nouveau se mouvoir dans l'espace
Que tantôt ils jonchaient d'inutiles débris.

Ou bien, en prose, le panthéisme idéaliste: « La vie végétale ne s'effraie de rien. Là où l'être pensant s'écarte avec épouvante, elle arrive, elle se fixe, elle étale tout son luxe, confiante dans l'inépuisable bonté de la nature. Trouvant son dieu partout, partout elle élève vers lui sa voix reconnaissante, vit et meurt sans se plaindre, pourquoi ? parce qu'elle n'a pas la conscience de soi-même, dit l'homme, l'orgueil personnifié. Peuh ! Le dernier brin d'herbe en sait plus long que lui. Qu'un instant il fasse abstraction de ses vains désirs, de ses vaines ambitions. S'il est franc, il rira jusqu'aux larmes; s'il a un cœur, il rira des larmes de sang ! »

Hegel n'atteignit pas seulement l'esprit de quelques-uns, mais la Suisse, mais l'Europe, et de sa philosophie naquirent, dans notre pays, la droite hégélienne dont les pionniers s'appellent Troxler à Lucerne, les frères Schnell à Berne, Druey à Lausanne..., puis la gauche, matérialiste sous l'impulsion de Karl Marx, qui aurait bien voulu triompher en 1848, mais qui n'obtint que des succès partiels, en 1848 où s'affirma la victoire libérale-radicale.

A Fribourg même, si l'*Emulation* semble tenir plus de Troxler qu'admire Alexandre Daguet, et de Druey dont elle publie *Caractères des institutions politiques*, le *Confédéré* représente vraiment les idées extrémistes du parti.

L'influence de Hegel s'affirme et persiste en politique, en sociologie, mais, ridicule en littérature, elle devient très tôt le thème fécond de la diatribe. Citons Frédéric Hisely, dans l'*Emulation* :

> Dieu roule avec le vent hors des gorges profondes;
> Il anime la ronce; il vit dans le limon;
> Il est instinct dans l'ours; dans Hegel, la raison.

Marc Monnier, plus tard, donnera cette hilarante définition de Hegel: « C'est la circonvolution de l'infini dans l'orbe immémorial du devenir. De là, l'ascension des catégories, la conciliation des dualismes, la conjonction des parallélismes, l'identité s'irradiant dans l'ubiquité pour redescendre, décomposée par l'analyse, jusqu'au draconculisme primordial. Voilà, mon ami, la philosophie de Hegel, — et, si vous n'êtes pas content, vous n'avez qu'à le dire. »

Si nous comparons l'influence de l'Allemagne à celle de la France, nous devons reconnaître que cette dernière ne fut que très secondaire et qu'elle s'exerça par intermittences, nous dirions par bouffées.

Il est bien entendu que nos hommes de lettres cultivaient le XVIIIme siècle, et que les personnages de Sciobéret, par exemple, donnent trop l'impression de marionnettes à la Diderot, mues par une adorable nature et par des instincts qu'il serait imprudent de contrarier. Puis, il y a du Voltaire, chez nos démocrates, car ils savent insinuer le sophisme et lancer l'invective avec une adresse qui trahit le maître. Quoi qu'il en soit, cette influence, vieille d'un siècle, l'Allemagne s'est chargée de la rajeunir. Cherchons donc autre part l'empreinte de la France.

Le romantisme tout d'abord. A l'exception d'Etienne Eggis et de Berchtold, aucun écrivain ne l'a suivi d'une

manière normale, continue. Il y a des réminiscences, des plagiats à peine déguisés, des exclamations et des proclamations qui se datent d'elles-mêmes. Quant à vouloir trouver une œuvre, une seule qui puisse se réclamer du romantisme, nous y perdrions notre peine. Tout au plus, les derniers poèmes de Nicolas Glasson. Mais n'est-ce pas du Millevoye plutôt que du Lamartine ?

Pour mieux montrer dans quelle mesure nos hommes de lettres furent des romantiques, attachons-nous à l'œuvre de Sciobéret qui résume toutes les tendances de l'époque. Il est, pour se distraire, un aimable jeu qui consiste à découvrir les sources dans un texte imité de divers auteurs. Dans le cas de notre nouvelliste et poète, le jeu ne présente aucune difficulté.

Sciobéret-George Sand, description d'une meule de rémouleur : « Elle se tenait là, honteuse et gémissante sur ses ais disloqués ; la roue jadis si gaie, si alerte, gisait sur le plancher, brisée en quatre morceaux. Imaginez-vous une coquette de la Restauration qui voit la guitare, sur laquelle elle a tant soupiré, défoncée par la botte vernie d'un lion moderne ! »

Sciobéret-Michelet, l'auteur du *Peuple* : « La terre, cette mère nourricière, a bien des qualités que les hommes n'ont pas. On la foule aux pieds, on la déchire, on la broie et elle prodigue ses largesses à celui qui l'insulte. Elle récompense les coups comme des caresses ; elle se tourmente, elle s'épuise à produire, et nul ne lui en sait gré. Quelle bonne mère que la terre ! »

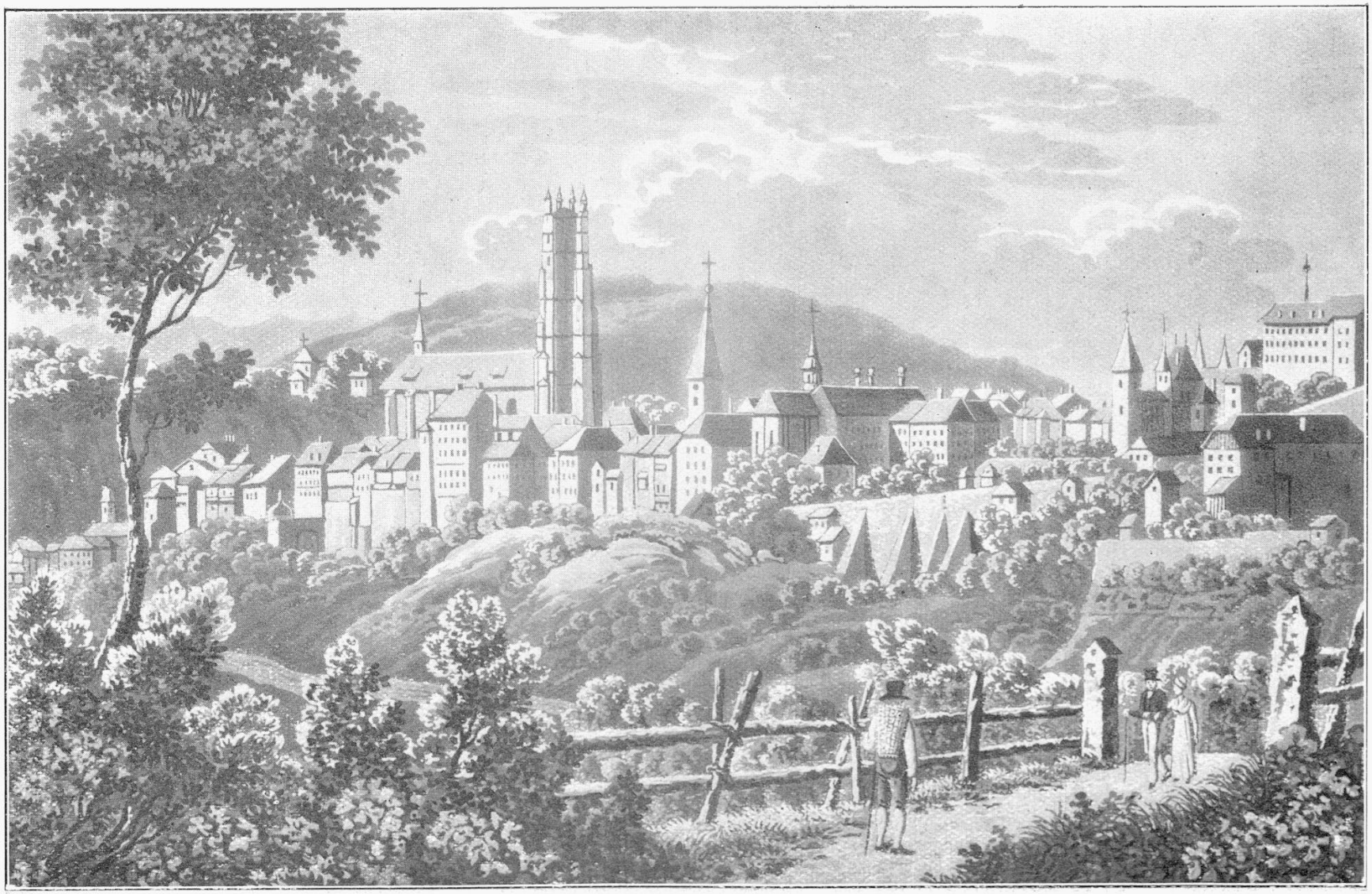
Sciobéret-Lamartine :

> Ange déchu des anciens mythes,
> Rentre au ciel qui nous fut ôté...

Ou bien :

> Les flots harmonieux de la mer de Sorente...

Sciobéret-Musset. Ici, l'effort se soutient mieux. Le poème *Rêve* semble une version, — très incolore, — de la



Pl. XVI. Vue de Fribourg, vers 1830.

(Peinture de Jean-Henri Baumann; gravée par J.-J. Sperli. Musée cantonal.)

Nuit d'octobre, avec cette variante: la muse ne peut convaincre le poète qui s'écrie:

> J'entends vibrer d'ici les rires effrayants
> Que le vulgaire jette aux poètes croyants,
> Non. Rendormons-nous. Morne, sombre est la nue.
> L'heure dite par Dieu n'est pas encore venue.

Voilà tout le romantisme de Sciobéret et de l'*Emulation*. Quelques touches neuves et claires, brossées sur la façade brunie d'un chalet gruyérien.

Nous avons signalé deux exceptions. Berchtold d'abord. Le docteur écrivait à Daguet: « Les verres de nos lunettes sont de couleur bien différente. Vous estimez les guerriers, moi je les méprise; nos patriciens ne sont pas assez arrogants, vous les haussez encore... » C'est que Berchtold est bien de 1848. Son *Histoire du canton de Fribourg*, composée de 1841 à 1852, en fait l'un des disciples les plus authentiques de Michelet et de Louis Blanc. Prose à grandes envolées, invectives sonores contre l'oligarchie, le clergé, l'armée, fanfares de mots égalitaires, épopée des temps nouveaux, cela n'est pas banal, très vieux jeu sans doute, mais d'une lecture combien captivante pour celui qui s'efforce d'établir le bilan du radicalisme.

Etienne Eggis, à proprement parler, n'appartient pas au groupe de l'*Emulation*, qui ne l'aime pas et lui pardonne encore moins « de se faire poète échevelé et physiologiste de mauvais goût, à la suite de la bohême littéraire ». Il s'en console d'ailleurs aisément et, s'il regrette sa « vieille Fribourg », il ne cache pas son mépris pour l'existence qu'on y mène: « Tourner comme un cheval de ferme la roue de cette vie monotone et stupide. »

Le nom d'Eggis est à la mode; sa vie en zigzags, ses poèmes échevelés, la musique charmeuse de ses vers, nous les connaissons. Vous me permettrez de ne pas insister.

Jusqu'à présent, la critique a situé le poète dans la double perspective de la France et de l'Allemagne. Nous savons qu'il tient de celle-ci son amour des cathédrales,

des bourgs en ruines, des forêts harmonieuses où s'exalte le vent, son goût pour la *Kneipe*, la pipe et la bière, la harpe, l'exubérance d'images et les comparaisons inattendues. Il appartient vraiment à cette période où les étudiants, guitare sur le dos et pistolet en poche, couraient le pays en quête d'aventures et d'universités. Enthousiasme de jeunes gens, dont Geibel, Uhland sont les animateurs, et qui, de nos jours, se reprend à naître, mais discipliné, avec les *Wandervögel*.

A la France, Etienne Eggis emprunte la langue qu'il manie avec aisance et clarté, l'ironie boulevardière et les sentiments fatals d'un romantisme parodié. C'est le compaing tragique et taciturne, fol et spontané de ces héritiers malchanceux de 1830 : Lassailly, Gérard de Nerval, Saint-Félix, Antony Deschamps...

Notre poète fait le pont entre l'école romantique et les parnassiens, voire les symbolistes. Cela, Jean des Cognets l'a finement démontré. S'il est manifeste que l'influence de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Vigny soit décisive, n'oublions pas qu'il y a, dans Eggis, du Baudelaire, du Leconte de Lisle, du Verlaine, du Rimbaud.

Poète gallo-allemand. Ce mot de Jules Janin, dans la *Revue Suisse*, définit justement l'écrivain fribourgeois. Mais l'erreur commune, c'est de l'avoir étudié comme un cas exceptionnel, en Suisse romande. Il y aurait un article intéressant à écrire sur les concordances de vie et de pensées entre ce poète et quelques-uns de notre terre latine. Le Genevois, Charles Didier, le cœur chaviré par les désillusions, se réfugie à Paris ; les déceptions l'en chassent, il voyage en Orient. « Je traverse le monde, dit-il, comme un spectre et les joies de la terre ne sont pas pour moi. » Imbert-Galloix, mieux doué, plus original, reçoit du moins, dans sa détresse, les louanges de Victor Hugo qui le compare à Byron. Enfin, le plus désespéré, Frédéric Monneron ; Sainte-Beuve affirme qu'il a du génie. Mais l'étudiant, dont les poèmes promettent une brillante moisson, se donne la mort en Allemagne, à l'âge de vingt-quatre ans.

Ces quelques réflexions à propos d'Etienne Eggis nous amènent à conclure que nous trouvons en lui un vrai poète, le seul poète fribourgeois du XIXme siècle, et qui sut, dans la littérature française, prendre bonne place au cœur du romantisme abâtardi.

Vers 1850, une théorie littéraire, — nouvelle, — pénètre peu à peu dans les milieux intellectuels de notre ville. Le réalisme prôné par Henri Monnier s'introduit sous les auspices de Champfleury, de Courbet, de Maximin Buchon, ces amis français de Fribourg dont l'*Emulation* propose et défend les idées.

Pour être complet, il faut encore noter cette tendance et rappeler que la *Revue fribourgeoise* publie des nouvelles où l'auteur se souvient de l'*Enterrement à Ornans* [1], des articles où le livre de Buchon, *Du réalisme*, trouve un écho docile et fort, enfin des « modèles du genre » proposés à l'imitation et signés Champfleury.

En résumé, l'inspiration de la *Revue fribourgeoise* revêt des formes variées et multiples. Nos écrivains oscillent sous les brises contraires, sans jamais trouver leur centre d'équilibre. De l'Allemagne souffle le vent tenace et froid des longs hivers; de la France nous arrivent des bouffées d'air qui réchauffent un instant sans provoquer d'éclosions.

Pourtant, le libéralisme littéraire demeure une phase intéressante de notre histoire. Il faut désespérer d'en découvrir la raison dans les influences étrangères. Il nous reste donc à tourner notre regard en dedans, et signaler aussitôt le seul élément positif: le régionalisme. Nous entendons caractériser par ce mot la tendance générale de travailler sur des sujets nationaux ou fribourgeois, de ressusciter le passé intellectuel et historique, d'établir la synthèse des acquisitions faites jusqu'à ce jour et d'augmenter le plus possible ce patrimoine de sentiments et de pensées. Le programme de l'*Emulation*, écrit par Alexandre Daguet,

---

[1] C'est, comme on s'en souvient, le sujet d'un tableau célèbre du grand peintre Gustave Courbet.

délimite assez bien ce champ d'activité. D'où cette grande récolte qui fleure le terroir et dont la *Revue* se fit la grange hospitalière.

Rappelons que, dans tous les domaines, notre petit Fribourg suscita des hommes qui mirent leur orgueil à chanter la patrie, d'hier et d'aujourd'hui.

Nous avons cité le Dr Berchtold, Ignace Baron, Etienne Eggis. Voici Alexandre Daguet qui fait figure de grand homme. Fondateur de la *Société d'études* et de sa revue, directeur de l'Ecole cantonale, auteur de nombreux articles de critiques et de synthèse, il occupe de droit la première place dans le monde des lettres, dont il est, selon le mot de Bornet, le dictateur perpétuel. On connaît surtout son *Histoire du Canton de Fribourg*, son *Histoire de la nation suisse* remaniée et rééditée sous le titre *Histoire de la Confédération suisse*, puis *Le Père Girard et son temps*, qui paraît en 1896, deux ans après sa mort. Cette œuvre n'est pas sans défauts ; souvent imprécise et tendancieuse, elle trahit son inspiration. Cependant, la richesse des renseignements et la sincérité du patriotisme lui promettent longue vie.

Notre philologue, Cyprien Ayer, a le très grand mérite de tourner ses recherches et son intérêt vers le patois auquel le doyen Bridel a tenté d'insuffler une vie plus active. Son *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand* se place dans les premiers travaux de ce genre, et, plus tard, une *Grammaire comparée de la langue française* est jugée, — c'est lui-même qui se charge de le dire, — « de la manière la plus flatteuse par les premières autorités d'Europe. » Nous savons en tous cas l'estime que lui portait le savant mythologue et linguiste Michel Bréal.

On nous a reproché quelquefois d'avoir écrit un bien gros livre sur un mince sujet. Nous concédons volontiers que Pierre Sciobéret, à lui seul, n'aurait pu fournir matière à deux cent cinquante pages, grand in-octavo. Mais nous avons essayé de définir le nouvelliste en fonctions de l'histoire fribourgeoise et de rechercher du même coup les influences diverses et contradictoires qui bataillent sur notre

marche-frontière. Puis, à cause de son régionalisme, Pierre Sciobéret se lit et captive encore. Il représente la Gruyère, ses coutumes et son esprit, ses travaux. D'un art très simple, fait de malicieuse bonhomie et de sincérité profonde, naissent quelques types d'une remarquable vigueur d'expression: Martin l'artisan « philosophe », l'armailli Colin au seuil de son chalet, le père Samson, ce rémouleur taillé en hercule, Jacquot, l'espiègle au bon cœur; mais il y a surtout le député Tapolet, ce paysan mal léché, dont l'ambition égale l'entêtement. Citons enfin Marie la tresseuse et Léon. Elle incarne la douce et bonne fille de *Grevire*, et lui, le généreux paysan, conscient et fier de sa droiture, plus fier de son indépendance, travailleur tenace et patient. Ces deux types, — les plus vrais de toute l'œuvre de Sciobéret, — n'ont pas vieilli. Tant et si bien que, de nos jours, le pèlerin de la Gruyère les reconnaît encore au détour des sentiers, sur les prés où l'on *fail les foins*, à la fontaine publique, à la fenêtre en fleurs des maisons basses aux larges toits.

Cette œuvre, — deux petits volumes, — ne passera pas tant que vivra la Gruyère.

A relire nos poètes, nous chercherions en vain des chefs-d'œuvre. Toutefois, quand l'âme du pays s'exprime simplement, la phrase sonne claire et ferme, comme un *ranz* sur la montagne. Paysanisme.

De Nicolas Glasson:

Chaque jour, vers le soir, ma besogne finie,
Joyeux, je traversais la campagne brunie,
Recueillant sous les foins l'aigre chant du grillon,
Dans les hauts noisetiers me coupant un bâton.

Ou bien:

Tout est prêt: j'ai ma veste à ronde et courte manche,
Ma meule et son étui couronné de foin vert;
Ma ceinture de cuir pour le pendre à ma hanche,
Et mon panier de jonc pour porter mon couvert.

Nous ne pouvons douter qu'il n'y eut en Glasson le souffle d'un bon poète. Mais pourquoi s'est-il déraciné, dé-

sorienté ? Si la Gruyère seule l'avait inspiré, n'aurait-il pas écrit autre chose qu'une œuvre insignifiante ? Oui, certes, et l'exemple de Louis Bornet, poète patois, confirme notre assertion.

La *Grevire* n'a pas oublié les *Tzévreis* et l'*Intyamont*, ni ces fables lestement tournées qui prouvent à quel point l'esprit gruyérien et l'esprit gaulois se pénètrent. Réalisme de bon aloi, réconfortant, chargé d'odeurs alpestres, mots concrets, images vives, rire et tristesse que l'écho porte de la montagne à la plaine, c'est bien l'âme de Gruyère.

Ainsi, cette chanson du chevrier qui, par la victoire de Gringot, le bouc de son troupeau, reçoit la main de Gotton :

Joli Gringot, plus rien à craindre !
Tu as soutenu un fier assaut.
Merci. C'est moi qui gagne ;
Gotton, donne-lui du sel.

Quand je verrai fumer notre cheminée,
Quand je reviendrai à la fontaine,
Les éclats de ma corne
Feront trembler tout le vanil.
Sautez, chevrettes,
Sautez, chevraux,
Quand Gotton vous rit.

Mais il faut comprendre le patois pour mieux aimer cette poésie sonore et concise, qui rappelle Théocrite.

Dans le *Renouveau (Rélin)*, imité de Charles d'Orléans, et les fables à la manière de La Fontaine, il ne s'agit pas d'une simple transposition, mais d'une véritable création où la couleur et le ton paysanesque font oublier les modèles. Ainsi, dans le *Corbeau et le Renard*, le Corbeau qui, sur les armoiries du baron de Corbières, figurait en champ de gueule s'appelle : Monsieur de Corbières. Le Renard lui dit : « Vous ressemblez à un notaire, voire même à un curé. » Puis : « Votre fromage n'est point si mauvais, vous fabriquez tout gras. »

Du dialecte au vieux français la transition pouvait paraître aisée. Auguste Majeux l'accomplit. *Madelaine* de

Miolans au châleau de Montsalvens, écrit dans cette langue d'un vague moyen âge au crépuscule, comme *Jehan l'Escloppé* de Bridel, donne la mesure de ce poète qui, pour avoir une seule fois imité les trouvères, produisit la plus gracieuse complainte qui soit en *Grevire*. Le philologue peut relever les fautes, c'est à nous de dire le charme qui ressort de ce pastiche.

Madelaine, du haut de la tour, regarde partir le comte Michel, son trop volage mari. Elle se lamente, car il s'en va, « sur gris cheval, biau mantel de brocart, blanche plume au chapel,

... Es ostels de Charmey,
Ainssy que papilion, courir les damoisèles.

Le printemps, qui dans le val multiplie les éclosions, ajoute à la douleur de l'épouse. Drame poignant, à peine esquissé, dans un éblouissement de lumière.

Et chantent les oisils ès bois lours chançonèles,
Et chantent voyre aussi ès monts les armaillis,
Et de liesse soulleil endore les vanis....

Pour faire du régionalisme, il ne suffit pas de travailler sur des thèmes nationaux, mais il faut, de plus, parler une langue, — dialecte ou français, — qui révèle l'esprit d'un peuple. Pour ne l'avoir pas compris, pour avoir suivi Delille, Majeux et Bornet se sont fourvoyés, celui-ci en délaissant le patois, celui-là, si nous exceptons le poème cité, dans son œuvre entière.

Une dernière remarque avant de conclure. Dans le régionalisme, vous l'avez remarqué, il y a surtout la Gruyère, Comme en politique, la montagne s'est réveillée.

* * *

Ecoutez, en terminant, l'histoire tragi-comique du vieux bonhomme patois qui se reprend à vivre et du monsieur français qui n'en veut rien savoir.

Viennent de paraître: *A ma faux*, de Nicolas Glasson, et les *Tzévreis*, de Louis Bornet. Hubert Charles écrit au premier des stances aussi ennuyeuses qu'admiratives.

Ami, si dans tes vers tu mêles la sagesse,
Si, peignant avec art nos rochers et nos bois,
Tu relèves aussi la majesté des lois,
Ta couronne t'attend, et je veux qu'on la tresse.

Au second, il adresse la plus outrée des mercuriales: « Ecrire en patois, c'est peine perdue. On écrit pour être lu parce qu'on croit avoir quelque chose d'utile ou d'agréable à dire... Mais qui peut lire des choses qu'on a mille peines à déchiffrer ?... Laissez là votre patois ; débarbouillez-vous en de votre mieux, lisez et relisez les classiques... » Mais Alexandre Daguet ne l'entend pas de cette oreille. Il répond sur un récitatif bucolique: « ...Langue vulgaire, pauvre petite langue bien humble..., aimant la campagne, mais vieil et doux idiome singulièrement naïf, pittoresque, énergique,,,. idiome mélodieux qui nous endormait au berceau, nous fit sauter de joie sur les genoux de nos grand'mères, qui nous émerveille encore de ses *coraules* nocturnes, idiome si mélancolique, si embaumé de l'air de la patrie qu'il donne la mort à l'armailli sur la terre étrangère... Oui, le *Ranz des vaches* est en patois ! Et vous voulez abolir le patois roman ? » Pour convaincre, il ne suffit pas d'émouvoir. Daguet cite les chansons populaires, les églogues de Virgile, traduites par l'avocat Python, Bornet ; puis Manzoni, Goldoni, Hebel, Burns, Walter Scott ; enfin, Juste Olivier: « Ah ! laisserons-nous ainsi s'envoler l'âme de nos pères, sans faire un seul effort pour la retenir ? »

Hubert Charles ne se tient pas pour battu ; sa duplique rend hommage à Glasson, à Delille, « un des poètes les plus harmonieux de la langue française » ... et condamne d'autorité ces « baragouins » incorrects de peuplades cachées. Son adversaire, lassé de cette vaine dispute, l'interrompt soudain: « La polémique, même littéraire, dit-il, n'étant pas du goût du public fribourgeois, nous ne pousserons pas plus avant la discussion... Les marques d'adhésion nombreuses et les charmants couplets qu'a reçus, de divers points du canton, le défenseur des essais romans. lui eussent cependant rendu la riposte aussi agréable que facile. »

Ce conflit d'idées cache une leçon. Il symbolise l'effort de notre génie qui veut rester soi-même, dans le tourbillon d'influences qui l'emporte. Il résiste à peine au pseudo-classicisme qui lui dénie le droit de parler rude et clair ; il se jette dans les bras de l'Allemagne et, désorienté, s'égare sur les chemins multipliés de Hegel ; s'il prête l'oreille au romantisme, il s'échappe l'instant d'après vers le groupe réaliste, sans pour autant demander à la culture française de sérieuses leçons d'éloquence et de pensée.

Germanisme d'une part, de l'autre imitation maladroite de la France ; antinomies que les écrivains de l'*Emulation* ne savent résoudre et qui expliquent la médiocrité de leurs œuvres.

Cependant, le génie du lieu s'est réveillé ; il a secoué sa torpeur, il a su dire quelque chose en dépit des mauvais conseillers, et c'est encore, après un siècle, cette même voix, inhabile à chanter une autre mélodie qu'un *ranz* plaintif et rieur qui se balance sur les paysages fribourgeois.

Estavayer, septembre 1930.

A LA RECHERCHE D'UNE CONCLUSION...

Le cycle de nos conférences commémoratives de 1830 se clôt avec ce numéro de nos *Annales fribourgeoises*. Nos lecteurs ont pu relire, à tête reposée, les exposés qu'ils avaient entendus, et se rendre compte de la complexité et de la richesse du thème choisi. Bon nombre d'entre eux ont bien voulu nous dire que l'initiative avait été heureuse. Elle a révélé, nous a-t-on dit, beaucoup de faits et a inauguré une méthode qui paraît féconde. C'est précisément le but que nous nous étions proposé.

L'histoire n'est pas, pour nous, un magasin d'arguments à l'usage de la politique, ni une rêverie sentimentale